



MAJOR-GENERAL JAMES H. WILSON.

Le major-général Wilson, qui est parti hier pour Porto-Rico, est né à Shawneetown, Ill., en 1837. Il a gradué à West Point en 1860 et s'est distingué dans la guerre civile. En 1866 il fut promu au grade de major-général et en 1870 obtint sa retraite.

Bulletin météorologique. Washington, 21 juillet.—Indications pour la Louisiane.—Temps beau; vents du sud.

Le Juge Bezou Acquitté.

Comme il arrive généralement dans ce que l'on appelle des procès de tendance, où les jugements doivent se baser sur des opinions plus ou moins hasardées, sur des sympathies ou des antipathies plus ou moins justifiées, plutôt que sur des faits réels et des accusations claires et nettes, les avis se sont trouvés très partagés dans la malheureuse et maladroite poursuite dont vient d'être l'objet l'honorable juge Bezou.

Avant l'ouverture du procès, sa cause semblait perdue et certaines personnes trouvaient qu'il y avait de l'audace à prendre sa défense. Devant la Cour, les choses ont bien vite changé de face.

Certains conseillers, certains politiciens qui avaient peut-être d'avance une opinion toute faite, se sont trouvés embarrassés, quand ils se sont vus transférés, mes en juges; ils ont regardé de plus près. Ils ont hésité et, finalement, il en est résulté un verdict qui exonérait le juge, non accusé suivant le sens légal du terme, mais poursuivi par tendance.

L'hon. M. Bezou sort clair comme de l'eau de roche de ce malheureux procès, que l'on n'aurait jamais dû entamer et que l'on a en le tort, plus grand encore, de poursuivre à outrance. Nous le félicitons très sincèrement de cette victoire; nous félicitons aussi la magistrature de n'avoir pas perdu un de ses membres les plus honorables et les plus intègres; nous félicitons, enfin et surtout, la population du second district, du quartier français, d'avoir conservé comme juge un de ses citoyens les plus honorables et les plus estimés.

Félicitations.

Madrid, Espagne, 21 juillet.—A l'occasion de l'anniversaire de sa naissance la reine régente a reçu des télégrammes de félicitations du pape et de divers souverains. Le télégramme du pape était très sympathique.

LA SITUATION

LES COMPLICATIONS.

Impossible de reprocher au gouvernement de Washington de ne pas aller assez vite en besogne. Pour des raisons qui peuvent être fort légitimes, mais qui ne sont pas encore bien clairement expliquées, il y a eu un retard assez prolongé dans le départ de l'expédition de Porto Rico. Déjà, grand émoi dans le cabinet de M. McKinley et dans les cercles politiques, et ordres sur ordres envoyés à l'amiral Sampson de fournir immédiatement une escorte aux troupes qui vont opérer la descente.

Enfin, hier, à 3 heures de l'après-midi a eu lieu le départ de l'expédition, qui se compose de huit navires de guerre. Sur un point de la route, arrêté à l'avance, le général Miles, attendra les renforts qui sont partis de Tampa, de Newport News et de New York.

L'expédition est considérable, on le voit, et nous n'apercevons dans tout cela rien qui puisse arrêter ou même retarder l'invasion.

Nous comprenons cette impatience de la part du gouvernement. Ceux qui, depuis le commencement des hostilités, ont suivi les événements, savent que Porto Rico est la conquête que les hommes qui sont au pouvoir, ont le plus à cœur de s'assurer. C'était là d'ailleurs, hier, le sujet de toutes les conversations dans les cercles politiques. Dès maintenant, même avant la conquête, Porto Rico fait, dans leurs esprits, partie intégrante des Etats-Unis.

Un point noir, à Cuba. Il y a, paraît-il, rupture complète entre le général Shafter et Garcia, qui s'est retiré dans les montagnes. Il fallait s'attendre à cette petite mésaventure. Les insurgés de cette espèce ont toujours été des alliés incommodes, plus nuisibles qu'utiles. On peut féliciter le général Shafter d'en être débarrassé.

En Espagne, la situation se complique et la crise s'aggrave. D'un côté, la Catalogne réclame l'intervention de la France et veut se mettre sous sa protection — ce qui peut plaire

la République Française dans une fautive situation vis-à-vis des deux puissances belligères; de l'autre, Senor Sagasta a donné, une seconde ou une troisième fois, sa démission et l'on parle d'un nouveau cabinet qui serait formé par le général Weyler, avec le général Polavieja à la guerre. Cette nouvelle combinaison, si elle était possible, réalisable — ce que nous ne croyons pas — empirerait encore la situation et reporterait bien loin en arrière toutes les négociations de paix.

LA PEUR DU TONNERRE.

Un savant américain, M. Hiram Stanley, étudie dans le "Journal of psychology" les causes de la peur du tonnerre. Il fait remarquer d'abord que cette peur ne peut s'expliquer par la crainte de la mort, car le nombre des accidents causés par la foudre est extrêmement petit, et le danger doit être considéré par tout le monde comme à peu près négligeable. Un fait, plus surprenant encore, c'est que la crainte de l'orage ne va pas du tout en diminuant, comme on pourrait le croire, à mesure que la civilisation est plus avancée. Nombre de peuplades sauvages, particulièrement en Australie, manifestent, en effet, une grande joie pendant les plus violents phénomènes électriques, et chantent et dansent pendant que les éclairs brillent et que la foudre gronde.

Les enfants vigoureux et bien portants n'ont, d'ordinaire, aucune peur du tonnerre; et beaucoup de bêtes fauves, particulièrement de l'espèce féline, comme les lions ou les tigres, semblent d'excellente humeur pendant les orages; tandis que les chiens domestiques vont se coucher sous les lits. Le docteur Stanley estime, d'après diverses expériences faites sur lui-même et sur diverses personnes, que l'angoisse éprouvée pendant les orages est principalement causée par des perturbations magnétiques, auxquelles on est plus ou moins sensible, selon que le système nerveux est plus ou moins affaibli; c'est pour cette raison que les êtres civilisés y sont plus exposés que les êtres sauvages.

LE PARADIS DES FILLES À MARIER.

Le mariage forcé.—Le royaume de Siam est le paradis des filles à marier. En Europe, elles sont exposées à coiffer sainte Catherine, et à vieillir dans le célibat; au Siam, elles sont garanties par la coutume et la loi même contre cette pénible condition. Car toute femme qui a atteint un certain âge sans trouver un mari peut être, si elle en exprime le désir, dîment enregistrée et inscrite au nombre des «jeunes filles royales», c'est-à-dire qu'elle est placée sous la garde du monarque, qui s'occupe de lui trouver un époux. Et voici comment il procède. Les Siamois mâles qui ont commis un délit quelconque ne sont pas seulement, comme en Europe, condamnés à l'amende et à la prison; ils sont, en outre, contraints de prendre une épouse, parmi les femmes «officielles» que le souverain protège. Si leur faute est légère, ils ont le droit de choisir. Mais, si le cas est grave, ils n'ont d'autre ressource que d'épouser la femme qui leur est administrativement imposée, et que l'on a soin alors de désigner parmi les plus hideuses ou les plus accablées de la corporation. Grâce à ce système ingénieux, il n'est pas au Siam de femme, si laide et si déplaisante soit-elle, qui ne soit assurée d'avoir un mari. On néglige seulement de dire si les unions contractées de la sorte sont heureuses. Si vraiment elles le sont, les représentants siamois du sexe masculin ont des qualités de douceur et de résignation que bien des Européens leur pourraient envier.

PÉKIN

—ET LA—
Dynastie tartare.

La "Gazette de Cologne" vient de consacrer un assez long article à mettre en garde ses lecteurs contre la nouvelle que l'empereur de Chine serait sollicité de déplacer la capitale de l'empire de Pékin dans la ville de Si-Ngan fou, où fut fondée, au troisième siècle avant notre ère, la dynastie des Tsin.

Sir Nicolas O'Connor, dit la "Gazette", s'est efforcé, en 1894 et 1895, d'amener la cour à quitter Pékin.

L'Angleterre, même depuis, n'a pas cessé d'agir dans le même sens. Elle avait espéré que, si le gouvernement chinois se retirait dans la vallée du Yang-Tsé, le Japon s'emparerait de la Chine septentrionale et créerait, de la sorte, un Etat-tampon entre l'empire russe et les intérêts anglais dans la vallée du Yang-Tsé. Aujourd'hui les Anglais acceptent le fait accompli dans la Chine septentrionale; mais ils pensent que le transfert éventuel de la capitale sur le Yang-Tsé, ou dans le voisinage immédiat de ce fleuve, pourrait contribuer à la réalisation du rêve anglais: à savoir la suprématie de la Grande-Bretagne sur la partie centrale de l'empire du Milieu.

Dans les milieux chinois, dans les milieux jeunes-chinois surtout, l'idée du transfert de la capitale a été agitée même avant le traité de Simonseki, avec l'intention de soustraire de la sorte le gouvernement aux menaces et aux influences extérieures.

Et il n'est pas impossible que même certains parmi les chefs du vieux parti conservateur, et Tchong Chi Tung lui-même, soient convertis à cette idée, du reste assez difficilement réalisable. A part les difficultés extérieures et les difficultés qu'un tel transfert ferait naître indubitablement, le gouvernement manque d'argent pour faire face aux frais qu'exigerait un déplacement de rouages aussi considérable que ceux de la cour et du gouvernement chinois. En effet, la cour de Pékin se compose de 7 à 8,000 personnes attachées à la famille impériale et de presque autant de fonctionnaires attachés à l'administration centrale.

Les difficultés aux quelles la "Gazette de Cologne" fait une allusion discrète dans l'avant-dernière phrase sont certainement suffisantes pour justifier la réserve avec laquelle elle a accueilli la nouvelle du déplacement de la capitale chinoise.

Cette situation fait dire au "Temps": "L'empereur actuel, qui n'a dû son élévation qu'à des intrigues de cour couronnées par l'expédition d'une adoption défendue par les rites, est considéré comme un usurpateur par les Chinois. Déjà par eux comme chef des conquérants mandchous, il est menacé de toutes parts par les intrigues et les complots des sociétés secrètes qui pullulent dans son empire.

Par conséquent, à Pékin, entouré de populations tartares, il est plus en sûreté, nonobstant la présence des Russes à Port-Arthur, que dans l'importante vallée de Yang-Tsé-Kiang. Le protectorat anglais, non seulement ne l'y protégerait pas contre ses sujets, mais encore ajouterait à son impopularité le grief, si puissant auprès des peuples jaunes, d'être aux mains de l'étranger l'instrument de leur réduction en servitude.

Un autographe de Bonaparte.

Le général Saussier vient de faire don au musée de l'armée d'un des autographes les plus curieux de Bonaparte.

C'est une note de service datée du siège de Toulon et adressée au

général Cartaux. Elle est ainsi conçue:

L'on travaille au chemin, mais les hommes sont fatigués. Veuillez, général, nous envoyer 400 hommes pour travailler le plus tôt possible.

Le commandant de l'artillerie. BUONAPARTE.

Les autographes de Bonaparte aussi anciens que celui-ci, qui est de l'an II, doivent être extrêmement rares.

À L'ILE DU DIABLE.

«Un lecteur du "Journal" de Paris, vient de recevoir de la Guyane une lettre des plus intéressantes; nous en extrayons les passages suivants: "Au point de vue physique, l'ex-capitaine Dreyfus jouit actuellement d'une assez bonne santé quoiqu'il ait énormément vieilli et que sa démarche soit lente et affairée. Mais ses facultés intellectuelles paraissent être sérieusement ébranlées, et cet état cérébral est, en quelque sorte, confirmé par le fait que, depuis quelque temps, il a cessé complètement de faire des mathématiques, sa distraction favorite, pour s'amuser de faire de l'ornement à la plume; il néglige même la lecture des livres et revues qui lui sont envoyées de Paris.

«Il ne sort plus de l'enceinte formée d'une haute palissade—et non d'une grille de fer, comme l'a prétendu une légende—qui entoure sa cage et lui obstrue la vue de la mer, à la contemplation de laquelle il restait autrefois de longues heures.

«Chaque mois, Dreyfus reçoit de sa femme deux et souvent trois colis postaux contenant des primeurs, du chocolat, des friandises, des cigares, etc.

«Un redoublement de surveillance et de nouvelles mesures de précaution rendent bien improbable, sinon impossible, une tentative quelconque d'enlèvement ou d'évasion.»

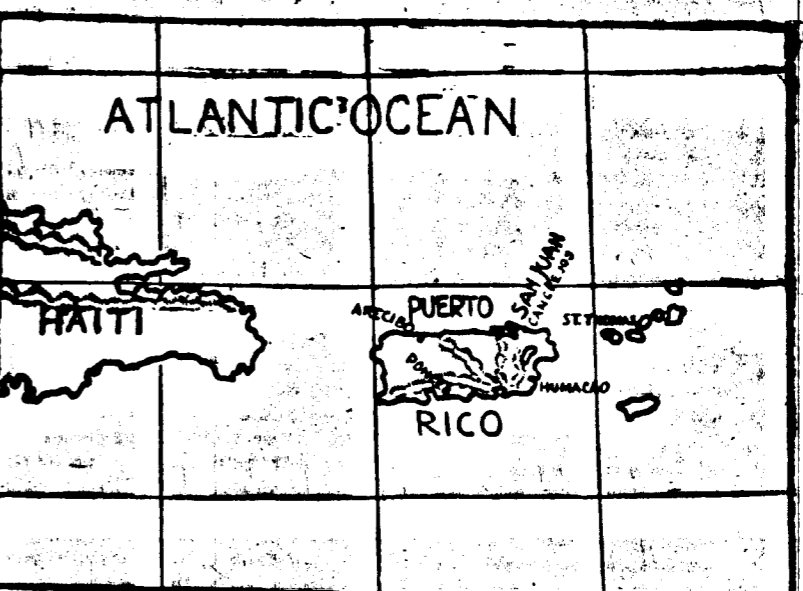
LE PAVILLON ETOILE.

Pou de personnes, croyons-nous, doivent connaître les origines de l'old stars spangled banner, la vieille bannière semée d'étoiles, qui fait tant parler d'elle en ce moment.

On se peut être un peu étonné en apprenant que les «stars» et les «stripes», les étoiles et les bandes, du drapeau de la république des Etats-Unis ont été prises dans les armoires personnelles de George Washington, telles qu'on peut encore les relever en Angleterre, au cimetière d'Alton, près de Bedford, sur les tombes d'Elizabeth et de John Washington, qui moururent au commencement du dix-septième siècle, et qui étaient les aïeux du libérateur de l'Union. Hier, à l'occasion de ces armoires s'expriment ainsi: «L'argent à deux fusées de gueules accompagnées en chef de trois étoiles du même.» Elles ont été mises au panier un corbeau tenant dans les pattes un bâton de gueules et d'argent.

Ce fut par un sentiment de reconnaissance que ces armoires furent choisies par un des premiers Congrès tenus à Washington comme motif du drapeau national des Etats-Unis. Ces étoiles de gueules furent changées en autant d'étoiles d'argent que l'Union comptait d'Etats. (On en compte aujourd'hui quarante-cinq: combien en comptera-t-on demain?) Ces étoiles furent placées dans un canton d'azur. Le nombre de fasces ou bandes fut porté de deux à sept.

C'est ainsi que l'écusson d'une humble famille anglaise est devenu le fortuné pavillon des Etats-Unis.



PORTO-RICO. L'île de Porto-Rico a 90 milles de longueur et de 35 milles largeur. Sa ville principale est San Juan. Porto-Rico est une des plus grandes sources de revenus de l'Espagne. La fertilité de son sol est remarquable et son climat est généralement salubre.

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

Toujours de nouvelles distractions au Parc Athlétique. On y a installé, pour les «newsboys» des mâts horizontaux qui, depuis deux jours, sont la joie du public. Puis viendront des courses de bicyclettes pour dames.

Tout cela n'empêche pas l'orchestre mexicain de remporter son succès accoutumé, grâce à ses brillantes exécutions de mélodies espagnoles et mexicaines.

West End.

Au West End, les musiciens de M. Bellstedt attirent toujours la foule. On a beaucoup applaudi hier, un solo de corset, par Herman Bellstedt, le virtuose de l'endroit, et plusieurs ensembles par l'orchestre. Beaucoup de monde hier. Le voyage est si facile, maintenant, avec les cars électriques.

Le Premier riz.

Dix-huit sac du premier riz de la récolte nouvelle, ont été reçus en ville hier, consignés à MM. Lovett, Brugières & cie., et vendus \$5 le baril par le Col. Allen à M. I. Bloom et fils.

C'est sur la plantation Ophélie, de MM. Berthelot et freres qu'a été récolté ce riz.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits sur papier écru, réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvrira seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour

s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidates devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, BUS ROUEN, P. O. Box 725.

MOTS POUR FIE

Les employés. X..... est un commis déplorable attaché à une division du ministère des ou du.... Constantement absent de son bureau, il prétexte de nombreuses maladies qui le retiennent à la chambre et s'offre de perpétuelles vacances passées en ce moment au bord de la mer. Comme il revient toujours le visage cuiré de coups de soleil et le teint bāsané par l'air de la mer:

—Vous devriez, lui disait hier son chef de bureau, qui est le meilleur des hommes, faire mettre des rideaux plus épais à votre lit; le soleil doit y donner et cela pourrait vous rendre malade.

Mlle Lili vient de manger un gâteau à la crème; un peu de crème reste encore à ses doigts. Survient Minoche, la chatte de la maison, qui s'empresse de lécher les menottes de sa petite maîtresse.

—Oh! maman, cria Lili toute joyeuse, regarde donc Minoche qui me goûte!

Taupin, sortant d'une baraque d'acrobatie de la fête de Neully, demande au patron:

—Pourquoi votre homme se penche-t-il pas travaillé ce soir?

—Il n'était pas en train, il a fait la noce hier.

—Compris.... compris.... il avait la g.... de boa!

II

UNE MALHEUREUSE.

Eléna, fille d'un Espagnol appelé Juan Martinez et d'une Chilienne, était née à Valparaiso. Sa mère appartenait aussi à une famille de nationalité espagnole depuis très longtemps établie au Chili. C'était donc du véritable sang espagnol qui coulait dans les veines de la jeune créole.

La mère d'Eléna avait épousé Juan Martinez par amour, un peu malgré ses parents, qui se méfiaient des dehors séduisants du jeune homme, n'avaient pas été sans lui parler de leurs craintes pour son avenir. Mais la jeune fille n'avait rien voulu entendre; elle aimait et se croyait aimée. Malheureusement, Juan Martinez n'avait pas vu autre chose dans son mariage que la maison de commerce que ses beaux-parents, vieux et fatigués, allaient céder à leur fille unique.

(A continuer)

Mrs. Winslow's Soothing Syrup Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEething, with PERFECT SUCCESS. IT SOOTHES the GUMS, ALLAYS the PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHœa. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and get the Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and see the other kind. It costs 25 cents a bottle.

et qu'ils fussent admis dans les meilleures sociétés de la ville, ils n'avaient pas encore fait attention aux charmes de ces jeunes filles qu'ils rencontraient et avec lesquelles ils dansaient; ils restaient insensibles aux regards langoureux et tendres des plus jolies, et sourds aux encourageantes paroles des mamans. Il est vrai qu'ils n'étaient encore que des adolescents. Mais tout vient à son heure; arriverait le jour aux impressions vives, aux sensations jusqu'alors inconnues, le jour où la froideur se fondrait, où le cœur, ouvert à de mystérieuses aspirations, serait prêt à éprouver les douceurs ou cruelles émotions de l'amour.

Après avoir fait une apparition dans ses bureaux, causé quelques instants avec ses principaux chefs de service, M. Barnuet était venu rejoindre sa femme dans sa chambre où la sobrette, qui s'appelait Cécily, solevait de ranger le linge et les effets d'habillement de sa maîtresse dans le cabinet de toilette, très vaste, et dont une partie avait été réservée pour la garde-robe.

Valentine avait changé de costume et était ravissante dans sa robe de soie légère, d'un bleu tendre, qui sortait de l'atelier d'une des grandes couturières de Paris.

Il semble au mari qu'il ne l'avait jamais vue aussi belle, aussi

rayonnante. Il ne put s'empêcher de lui faire des compliments sur sa délicate toilette, l'animation de ses traits, la fraîcheur de son visage, la belle clarté de son regard.

—En vérité, ma chère Valentine, on ne dirait pas que vous venez de faire un long voyage en mer.

—Je le me sens plus fatiguée, répondit-elle, souriante; sans doute le plaisir, le bonheur de me trouver au milieu de ces belles choses dont vous avez cru devoir m'entourer.

—J'ai tenu à vous faire dans cette maison un nid digne de vous et de votre beauté; j'aurais voulu mieux encore pour ma reine, mais nous n'avons pas à New-York les mêmes ressources qu'à Paris.

—Il me semble pourtant que le luxe ne manque pas dans cette ville et qu'ainsi bien qu'à Paris on y a le goût du beau.

M. Barnuet lui prit la main et l'entraîna dans le boudoir qu'elle avait déjà visité.

—Ainsi, chère amie, vous êtes satisfaite?

—Oui, mon ami, on ne peut plus satisfait; mais comment ne le serais-je pas quand vous faites tout au monde pour m'être agréable, quand vous êtes aux petits soins pour moi et m'entourez constamment de la plus tendre sollicitude.

—Puis-je être autrement, chère Valentine? Vous savez bien

que je vous aime, que je vous adore!

—Si je n'avais pas senti combien vous m'aimez, je ne serais pas devenue votre femme.

—Vous m'aimez aussi, n'est-ce pas, ma chérie?

—Ne vous en ai-je pas donné des preuves?

L'enlevement de son regard troublant, elle lui tendit sa main sur laquelle il mit un baiser.

—C'est vrai, répondit-il, et aujourd'hui vous avez été avec mes fils tout à fait charmante.

—J'ai répondu comme je le devais à leur bon accueil que je crois sincère.

—Soyez-en sûre, Valentine; c'est sans aucune arrière pensée qu'ils vous ont dit: "Nous vous respectons et nous vous aimons!"

—Ils peuvent compter aussi sur la sincérité de mon amitié.

—Ce sont de bons enfants dont vous ne tarderez pas à apprécier les qualités. Enfin, j'ai la satisfaction de me dire qu'un parfait accord régnera entre nous tous.

—Ils sont fort bien, ces deux grands garçons.

—Je n'ai jamais eu, jusqu'à ce jour, rien de sérieux à leur reprocher. Autant Edouard est tranquille, réfléchi, doux et même timide, autant James est actif, même un peu bouillon et impatient pour son âge; mais avec le temps tout cela se modifiera chez l'un comme chez l'autre.

Vous êtes contente de l'amélioration de la décoration de votre appartement; eh bien c'est vous les yeux attentifs d'Edouard à qui j'ai fait part de vos désirs, et tout à été fait, il s'est en quelque sorte identifié avec vous, en s'inspirant en même temps de votre bon goût et de vos délicatesses de jeune femme.

—Ah! vraiment, mon ami, c'est M. Edouard. Vous avez bien fait de m'apprendre cela, et je ne manquerai pas de remercier votre fils d'avoir cherché et si bien réussi à m'être agréable.

—Comme je vous l'ai dit; chère Valentine, vous serez dans votre appartement absolument chez vous, et quand il vous plaira d'y chercher la solitude, personne ne viendra la troubler. Voilà votre piano, il vient de France; dans ce casier, vous trouverez des partitions et des morceaux de musique des maîtres français, italiens et allemands.

—Vous avez pensé à tout.

—Moi, oui, mais surtout Edouard.

—Ah! toujours Edouard!

—Pour beaucoup de choses je ne me repose que sur lui.

—C'est me dire qu'il a votre confiance.

—Il la mérite. Dans la bibliothèque vous trouverez des livres anglais et français, surtout des français. Presque tout ce qui se publie à Paris nous arrive en Amérique et notre bibliothèque s'est enrichie, peu à peu,

des ouvrages de vos compatriotes les plus appréciés. A côté de la salle de lecture se trouve une pièce parfaitement aérée et éclairée dont vous pourrez faire un atelier de peinture; je sais que vous faites de charmants pastels, de très jolies aquarelles et que vous ne dédaigniez pas non plus la peinture à l'huile.

—En tout cela, mon ami, je ne suis qu'une élève; car depuis ma sortie du pensionnat, je vous en fais l'aveu, je n'ai plus guère travaillé.

—Vous pourriez revenir à vos goûts, ma chère Valentine, et cela uniquement pour occuper et charmer vos loisirs. Du reste, vous allez avoir de nombreuses visites, que nous devons rendre, et durant les premiers mois vous n'aurez pas beaucoup de temps de faire de la musique et de la peinture.

Trois coups de cloche annonçant l'heure du dîner.

M. Barnuet et sa femme descendirent à la salle à manger, où, presque assis, Edouard et James vinrent les rejoindre. M. Barnuet appela Cécily, la femme de chambre, et lui dit:

—Voyez, je vous prie, comment va miss Eléna, et prévenez-la que nous allons nous mettre à table.

Valentine profita de cet instant pour remercier Edouard, qui rougit jusqu'aux oreilles, de toutes les attentions qu'il avait eues pour elle en vue de lui être

agréable dans le parfait arrangement de son appartement particulier!

Cécily apporta la réponse de miss Eléna.

La jeune fille avait toujours son mal de tête, elle ne pouvait descendre et priait qu'on l'excusât de rester dans sa chambre.

Valentine devint qu'il y avait là un prétexte, et elle eut un imperceptible froncement des sourcils.

Déjà, avant de l'avoir vue, avant de rien savoir sur elle, elle en voulait à Eléna de ne pas s'être trouvée là à son arrivée pour lui rendre hommage et y voyait une espèce de dédain à son égard. C'était une piqure faite à son amour-propre que Valentine ne pardonnerait pas.

—Eh bien! dit M. Barnuet, puisque Eléna reste dans sa chambre, nous n'avons plus à l'attendre; mettons-nous à table.

Pendant le repas, la jeune femme fut également gracieuse pour les deux frères, mais elle se faisait particulièrement aimable avec l'aîné, et c'est à lui qu'elle se plaisait à adresser constamment la parole; alors sa voix avait des inflexions d'une douceur infinie.

De cela, M. Barnuet, qui avait lui aussi un faible pour Edouard, se montrait enchanté.

Mais à l'air morose de James, on surait pu deviner un secret dépit de cette préférence accordée à son frère.